

Lysimaque

13 février 2016

Qu'il faille...

Ce titre se lit comme il peut être vu, c'est à dire une vision, une lecture plus picturale avec l'apostrophe et les points de suspension...

Cette façon de basculer d'une lecture des caractères alphabétiques à une lecture plus picturale est caractéristique de la traduction qui opère dans la langue japonaise. Ceci n'est pas sans rapport avec le sujet qu'est la faille. Lacan l'a écrit dans un texte pas seulement à lire, disons à traduire, *Avis au lecteur japonais, Autres Ecrits*.

« *Avis au lecteur japonais* » est le texte écrit par Lacan pour la préface de son ouvrage *Ecrits au Japon*. Il avise les japonais de ne pas lire ses *Ecrits* et de fermer le livre une fois la préface lue. Cet avertissement comme d'autres passages extraits de leur contexte comme « *Du Japon, je n'attends rien* », « *les japonais n'ont pas besoin d'être psychanalysés* » ont suffi à réduire son propos à « *Le japonais est inanalysable* ».

Lors d'une conversation avec Jacques Alain Miller, Lacan répond à la remarque de celui ci « *Vous avez déjà exclu les japonais de l'analyse* » par « *oui, j'ai déjà exclu les japonais, biensûr, mais pas pour les mêmes raisons* » (que les catholiques qui seraient eux aussi inanalysables). (www.valas.fr, site web de Patrick Valas, *Qui est inanalysable ?*)

Il existe une littérature foisonnante écrite par des psychanalystes et parmi eux des japonais où le japonais est pour ainsi dire irrécupérable. Ses formations de l'inconscient seraient inaccessibles. Le sujet se défile, il fait barrage à la menace de castration (tous psychotiques alors?). Un japonais ne veut pas employer le pronom personnel Je. Il refuserait le jeu de la division du sujet (comme si le sujet existait en dehors ?), il se soustrait à la division entre l'énonciation et l'énoncé grâce à l'écriture...pas de métaphorisation possible, seule la métonymie opérerait...

Par exemple, le psychanalyste Kosuke Tsuiki écrit dans *La psychanalyse au Japon. Entretien. Psychanalyse 3/2006 n°7, p. 69-86*

« Dans notre langue, il n'y a pas de sujet. Vous pouvez entendre ce dernier mot dans toute son ambiguïté sémantique, mais il s'agit d'abord du « sujet » au sens grammatical du terme, en tant qu'opposé au « prédicat » ou au « verbe ». Qu'il n'y ait pas de sujet, c'est le fait de notre langue. Sans doute, dans des manuels de la langue japonaise, explique-t-on que dans cette langue, on omet souvent le sujet, qu'il est tout à fait possible d'énoncer quoi que ce soit sans spécifier le sujet de cet énoncé. Or, ce dont il s'agit est d'ordre de principe. Dire qu'on « omet » le sujet c'est dire que le sujet est quand même supposé, que la place de sujet existe, au moins de droit, dans tout énoncé effectif. C'est un leurre qui ne reflète pas la réalité de notre langue. »

L'auteur laisse entendre que le sujet pourrait échapper à la division aliénante entre l'énoncé et l'énonciation.

« Cette absence de sujet de l'énoncé n'est pas sans conséquences au niveau du sujet de l'énonciation. Voyons comment le Japonais parle de soi-même : le plus souvent, il ne dit pas « je », il n'a pas besoin de se faire représenter par ce pronom personnel, ou plus exactement par un de tous ceux qui, en japonais, sont considérés comme homologues à ce « je » français. Ainsi le Japonais semble-t-il devenir sujet parlant sans être aliéné, du moins, sans être aliéné formellement. Il échappe à la division aliénante entre l'énoncé et l'énonciation, entre le sens et l'être, car si la place de sujet n'existe pas au niveau de l'énoncé, c'est-à-dire si le sujet n'est en rien obligé à s'identifier à un signifiant, ne serait-ce qu'un simple shifter, au niveau de l'énoncé, comment subit-il ce vel fondamental imposé à tout être en passe de devenir un sujet parlant ? Est-ce qu'il est possible de devenir un vrai sujet parlant sans être divisé ? (Pour vous faire saisir ce dont il s'agit, je pourrai reformuler ce qui vient d'être dit en ces termes : avec le sujet japonais, le paradoxe dit du « menteur » perdrait tout son vif. Car, au lieu de dire : « je mens », il dit : « mentir ». J'exagère un peu, mais toute la question est là.) J'ai l'impression que si de nombreuses personnes, occidentales aussi bien que japonaises, ont souvent parlé et parlent encore de l'« immaturité » du Japonais en tant qu'individu (et ce en fonction de l'immaturité de la démocratie dans notre pays, par exemple), cela tient à cette issue disons atypique de l'aliénation langagière. Le sujet qui parle sans aucune place qui lui est formellement assignée, sans expliciter donc d'où il parle, reste forcément anonyme, et il paraît être content de cela ! Il n'assume pas, ne pense pas à assumer, sa place de sujet, et cet état pour ainsi dire pré-subjectif semble le satisfaire. C'est pour cela qu'il produit, fait circuler, abondamment, des discours non signés, non assumés, qui ne reviennent à personne, mais qui lui permettent néanmoins d'avoir le sentiment de « communiquer ». Règne de paroles vides par excellence. »

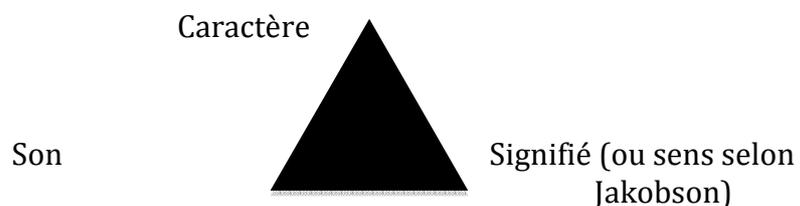
Revenons sur ce que Lacan pointe de crucial dans la langue japonaise, la traduction.

I- Une traduction littorale

1- L'idéogramme chinois :

Le japonais est une des langues d'écriture chinoise. Le chinois, le coréen, le vietnamien ont utilisé les idéogrammes chinois. Actuellement, le chinois et le japonais continuent à les utiliser.

Un idéogramme peut s'écrire, être lu sans pour autant avoir un signifié ou un seul signifié. Dans le commentaire du texte de Hui Datong appelé « l'inconscient est structuré comme l'écriture chinoise » par René Lew, il pointe cette caractéristique linguistique de l'idéogramme (comparativement au syllabaire alphabétique)

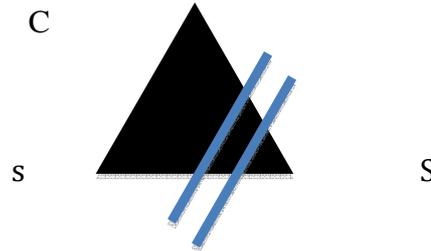


Toute lettre se constitue de ces trois termes.

Dans le syllabaire, la lettre s'articule autour des trois termes Caractère/ Son/ Signifié. Par exemple la lettre A.

L'idéogramme comprend une disjonction entre le caractère, le son d'un côté et le signifié qui reste en suspens.

Caractère C
Son s
Signifié S
Disjonction //



La chaîne d'écriture est détachée de la phonématique et elle flotte sur la chaîne signifiante. Ceci confère une dimension plus picturale à la lettre par exemple, l'idéogramme ki (arbre) 木

et la forêt 森 qui est la répétition de l'idéogramme trois fois. Le figuratif de la forêt se lit.

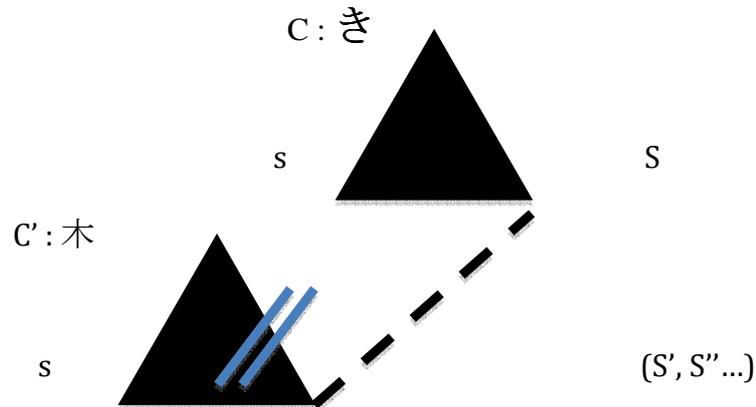
Lacan parle pour la lettre chinoise d'un pouvoir signifiant, d'un potentiel signifiant.

« Lacan est fasciné par ces signes écrits qui forment un système. Un système qui est au service de la parole tout en gardant une distance par rapport à elle. Comme chaque idéogramme forme une unité autonome et invariable, son pouvoir signifiant ne se dilue que peu dans la chaîne. Ainsi, tout en étant capable de transcrire fidèlement la parole, le système peut aussi, par un processus d'ellipses volontaires et de combinaison libre en garder en son sein, un feu ouvert, surtout dans la langue poétique. » François Cheng, *Lacan, l'écrit, l'image*, ECF.

La disjonction du signifié se retrouve aussi dans l'écriture égyptienne, le grec archaïque. Par exemple, l'alphabet latin est un syllabaire, sans disjonction, et il a emprunté son écriture au système plus ancien du grec archaïque et du phénicien.

La coupure pictogramme/ signifié où le pictogramme ne représente plus que le son laisse possible l'emprunt par d'autres langues syllabaires qui procèdent à une traduction.

Schéma de l'emprunt syllabaire :



Au IV^{ème} siècle, la diffusion des textes bouddhiques écrits en chinois a exigé pour les pays voisins (le Japon, la Corée et le Vietnam) la lecture des idéogrammes alors que chacun d'eux possédait leur langue. Ces trois pays ont commencé à traduire dans leur langue les idéogrammes.

Le japonais est le seul à avoir gardé ce dédoublement/disjonction qui se retrouve dans la parole et l'écrit. Trois alphabets sont utilisés :

Kanji : les idéogrammes

可 酸 衰 ...

Hiragana : un syllabaire alphabétique

か き く け こ ...

Katakana : le deuxième syllabaire alphabétique plus utilisé pour les sons des langues occidentales.

カ キ ク ケ コ ...

Historiquement, ils utilisaient un ancien alphabet correspondant à l'actuel hiragana. Les moines bouddhistes ont commencé à lire le chinois et à l'inclure dans la langue japonaise. Ils disposaient alors de deux alphabets : les hiraganas (sans disjonction) et les kanjis (avec disjonction). Ce surajout à la lettre chinoise d'un signifié de l'alphabet hiragana permet au japonais une double lecture ON et KUN yomi d'un même caractère. L'écriture kanji et la lecture ON Yomi laisse opérer la disjonction.

L'écriture mixte (kanji et hiragana d'un mot) et la lecture KUN correspondent au syllabaire, l'alphabet classique.

Une double articulation :

Une lettre kanji écrite peut être lue en On yomi et/ou en KUN yomi

Un son parlé peut être entendu en On yomi et/ou en Kun yomi.

Dans Avis au lecteur japonais,

« Ce n'est certes pas que les japonais ne tendent l'oreille à tout ce qui peut s'élucubrer de discours dans le monde. *Ils traduisent, traduisent, traduisent* tout ce qui en paraît de lisible : et ils en ont bien besoin. Autrement ils n'y croiraient pas : comme ça, ils se rendent compte »

« Pour les êtres vraiment parlants, *l'on-yomi suffit à commenter le kun yomi. La pince qu'ils font l'un avec l'autre, c'est le bien être de ceux qu'ils forment à ce qu'ils en sortent aussi frais que gaufre chaude* »

« Tout le monde n'a pas le bonheur de parler chinois dans sa langue, pour qu'elle en soit un dialecte, ni surtout- point plus fort-, d'en avoir pris une écriture à sa langue si étrangère que ça y rende tangible à chaque instant la distance de la pensée, soit de l'inconscient à la parole »

2- La traduction comme un mensonge :

Lacan utilise la métaphore de la langue japonaise (son montage) avec la fonction du mensonge pour dire vrai sur la vérité.

Il avertit sur le piège à confondre la lettre et le signe « mais naturellement vous allez vous foutre dedans, c'est à dire que, en train de dire qu'en japonais les épaves du signifiant courent sur le fleuve du signifié. C'est la lettre, et non pas le signe, qui fait ici appui au signifiant, mais comme n'importe quoi d'autre à suivre la loi de métaphore dont j'ai rappelé ces derniers temps qu'elle fait essence du langage. C'est toujours d'ailleurs de là où il est, le langage, à savoir du discours, qu'il prend quoi que ce soit au filet du signifiant, donc de l'écriture elle-même » *Lituraterre, D'un discours qui ne serait pas du semblant, éd. Seuil p. 125*

Dans le milieu professionnel de la traduction circule le vieil adage italien « Traduttore, traditore ». « Traducteur, traître » en français. Toute traduction est une trahison. Une trahison nécessaire à la vérité. Les japonais parlent de Honne et Tatemae qui est la figure de style où « le pile et le face d'une même chose » se disent. Un discours où Je fais semblant.

Lacan dit « Parler veut dire- la division sans remède de la jouissance et du semblant- La vérité, c'est de jouir à faire semblant, et de n'avouer en aucun cas que la réalité de chacune des ces deux moitiés ne prédomine qu'à s'affirmer d'être de l'autre, soit à mentir à jets alternés. Tel est le mi-dit de la vérité. » *D'un discours qui ne serait pas du semblant, éd. Seuil, p.151*

Il appelle à la prudence tant cette fonction appelle au malentendu. « Si je ne craignais le malentendu, je dirais que pour qui parle japonais, c'est performance usuelle que de dire la vérité *par* le mensonge, c'est à dire *sans être* un menteur ». Le malentendu d'une ontologie, celle d'*être* un menteur.

3 - L'écriture et le politique :

Lacan continue sa métaphore du japonais pour dire comment l'écriture se fait support du littoral entre savoir et jouissance, entre semblant et vérité.

« La langue japonaise se nourrit de son écriture » et des effets sur la civilisation.

Les autres pays qui ont utilisés le chinois ont fait des choix d'écriture :

- Dans le cas de la Corée, on écrivait chinois et on parlait coréen jusqu'au 15ème siècle. Contre l'illettrisme massif du peuple, le roi Sejong a fait élaborer un nouveau système d'écriture, le syllabaire appelé Hangul qui peut se traduire par la grande écriture. C'est un système phonographique avec initialement 28 lettres dans l'alphabet pour en garder 24 lettres actuellement. Bien que le souhait du roi ait été une diffusion de la culture de l'écrit, les « lettrés » coréens sont restés attachés à l'écriture chinoise pendant encore des siècles qualifiant le Hangul d'écriture « simple, pour femme ». C'est seulement lors de l'indépendance nationale des deux Corées en 1945 que le Hangul sera adopté et pratiqué de tous comme le système d'écriture officiel. *Ecritures coréennes, J. Poitou, 2009*

- Dans le cas du Vietnam, l'écriture chinoise avec une prononciation vietnamienne (le Chu Nho) est restée le système d'écriture utilisé jusqu'en 1945. En 939, le Vietnam connaissait une période d'indépendance nationale (vis à vis de la Chine) et une nouvelle écriture (le Chu Nam, un mélange d'idéogramme et de syllabaire) a été adoptée. Elle restera l'apanage d'une élite de « lettrés » car elle exigeait la maîtrise de l'écriture chinoise. A l'indépendance nationale en 1975 après les années de colonisation par la France, le Vietnam adopte un autre système d'écriture avec l'alphabet latin (le quoc ngu) et les idéogrammes chinois sont abandonnés. *Ecritures vietnamiennes, J. Poitou, 2009*

II- Note Marginale

Note marginale : Le texte *l'Etourdit* antécède *Avis au lecteur japonais* dans le livre *Autres Ecrits*. Dans *l'Etourdit*, Lacan y développe les équivoques par les trois points nœuds Homophonie / Grammaire/ Logique.

Ces trois points nœuds sont exemplifiés dans *Avis au lecteur japonais*:

1- L'homophonie :

Le japonais dispose de trois alphabets (deux syllabaires et un avec des idéogrammes). Ce passage de l'un à l'autre, ces multiples traductions possibles saturent en quelque sorte le potentiel d'équivoque des mots et le japonais est moins saisi par l'homophonie. L'homophonie est monnaie courante et Lacan écrit « d'où se prouve que le mot d'esprit est au Japon la dimension même du discours le plus commun, et c'est pourquoi personne qui habite cette langue, n'a besoin d'être psychanalysé, sinon pour régulariser ses relations avec les machines à sous- voire avec des clients plus mécaniques ».

2- *La grammaire ou la rhétorique* : alors le japonais joue d'équivoque par le mensonge. Les figures de style que sont l'effacement et l'ellipse se retrouvent partout dans la culture japonaise.

→ L'effacement du sujet : le pronom personnel Je est peu utilisé. K. Tsuiki écrit que le Je est omis. Disons qu'il est éludé. Une amie japonaise me racontait comment elle a découvert la traduction du mot Je en anglais. Elle rencontrait pour la première fois l'utilisation grammaticale de la première personne du singulier en anglais. « Aïe, aïe, aïe » me dit-elle. Je comprends qu'elle répète le mot I, le je en anglais. Mais elle m'exprimait aussi que cette expression du Je était trop bruyante, douloureuse pour ses oreilles. « Pas besoin de répéter ce Je pour entendre Je et Tu dans la conversation ». Il existe plusieurs mots en japonais pour exprimer le Je (Watashi/ Boku/ Ore) mais l'usage veut que l'expression de ce pronom personnel soit sous entendu. Le Je est présent dans la phrase par un jeu d'ombre dans la

construction de la phrase, de l'énoncé. Typiquement, pour exprimer une idée, le japonais peut dans la première phrase donner un indice sur le Je et son rapport aux autres (politesse très hiérarchisée) puis il l'effacera dans la suite de son discours.

→ L'ellipse : Lacan, plus haut, parle du potentiel signifiant grâce à des ellipses volontaires avec le caractère chinois.

Une énonciation sans *le* dire et qui articule un manque s'appelle l'ellipse en rhétorique. C'est une figure de style. L'étymologie est le grec ancien *élleipsis* qui peut se traduire par un manque, un défaut, une insuffisance. L'ellipse se retrouve partout dans la culture japonaise. Les arts comme la calligraphie (l'écrasante singularité du trait face à l'universel), le théâtre (le *bunraku*, Roland Barthes y consacre un chapitre « les 3 écritures » dans l'Empire des signes) ou l'art floral (l'*ikebana*), l'architecture et le jardin sec (le roc du réel dans le discours de Tokyo de Lacan), la littérature et le style de Kawabata (la mise en suspens) cité par Lacan pour son prix Nobel de la littérature.

Le bunraku : l'art du théâtre des marionnettes dont Lacan parle dans *Liturerre* .

La mise en scène repose sur la désarticulation des sens pour apprécier le jeu théâtral par ellipse et bris des sens.

La scène comprend une fosse où trois marionnettistes portent la marionnette mesurant jusqu'à 2 m de hauteur. Deux des marionnettistes sont vêtus en noir et le visage caché par un voile noir. Le troisième est appelé le maître et il garde son visage découvert. Les trois hommes articulent les différentes parties du corps de la marionnette. Sur le côté de la scène, perchés sur une estrade, deux hommes, le narrateur- chanteur et le joueur de shamisen (sorte de guitare) se tiennent assis. Le narrateur a devant lui posé sur un pupitre un livre contenant le texte écrit et mis subtilement à la vue du spectateur. Il le chante. Son interprétation est entrecoupée de silence ou du son du shamisen. L'ensemble du jeu théâtral donne une sensation d'étrangeté. Les sens sont éclatés.

La vue est trompée. La dextérité des marionnettistes donnent vie à la marionnette alors même que ces vivants sont cachés mais visibles.

Une parole écrite : le texte est chanté alors même qu'il reste visible voire lisible. Les bris de l'énonciation par le silence ou l'instrument shamisen laissent en suspens une lecture de l'ab.sens alors même que la lecture des caractères écrits sur le livre est possible.

Un jeu d'ombre nécessaire pour mettre en lumière la vérité.

En somme, **le japonais parle vrai(ment)**. Lacan et quelques autres qui s'y autorisent aussi :

Au début de la séance du 9 février 1972 du séminaire D'un discours qui ne serait pas du semblant, Lacan écrit sur le tableau noir des caractères chinois devant le public. Il traduira cet écrit par la formule « je te demande de me refuser ce que je t'offre parce que ce n'est pas ça ».

Dans ...Ou pire, Lacan parle une autre langue à ceux qui s'intéressent à la vérité. Il parle, à ce moment là, en allemand. Il dit « Die Bedeutung des Phallus » pour dire vrai sur la vérité. Une forme d'ellipse pour cerner la vérité qui ne peut être que mi-dite.

« Personne ne m'a relancé sur ce que sait le langage, à savoir die bedeutung des Phallus. Je l'avais dit certes, mais personne ne s'en était aperçu, parce que c'est la vérité.

Alors qui s'intéresse à la vérité ? Des gens. Des gens dont j'ai dessiné la structure de l'image grossière que l'on trouve dans la topologie à l'usage des familles, la bouteille de Klein. »

3- La logique de l'inalanalysable

On a prêté à Lacan la phrase « le japonais est inanalysable ». L'équivoque de ce mot laisse des traductions possibles sur l'impossible à dire vrai sur le réel.

Après avoir craint le malentendu nécessaire à la fonction du mensonge, Lacan parle du tableau noir. Il compare, juste avant dans le texte, la langue japonaise au discours de l'analyste. Il ne se tient que des autres discours au risque d'être exclu. Celui qui se tient dans ce discours n'a pas besoin de le savoir. D'où les comparaisons au japonais qui n'a pas besoin de « savoir prendre » de la distance quant à sa pensée vis-à-vis de la parole car il fonctionne dans cette distance (la double lecture on et kun yomi). Lacan en déduit que les japonais n'ont pas besoin d'être psychanalysés.

→ *Est inanalysable celui qui en est exclu.*

Lacan en profite dans Avis au lecteur japonais pour rappeler comment l'exclusion du groupe des analystes est attenante à l'impossible du réel, cette chose qui les concerne. En quelque sorte, l'exclusion se situe du côté prédicatif. Il n'est pas aisé de dire vrai sur le réel.

→ *L'inalanalysable est de l'ordre de l'impossible :*

Dans la dernière partie du texte Avis au lecteur japonais et dans Lituraterre, Lacan parle de la difficulté à communiquer sur le réel.

Il raconte comment il a réussi à dialoguer sans n'y rien comprendre avec un japonais particulier, un scientifique, un biologiste. Celui-ci a eu besoin du tableau noir sur lequel il a pu écrire le mathème qui sera lu et peut être compris.

Impossible de communiquer sur le réel et d'en dire vrai mais l'impossible du réel existe et il peut s'écrire.

Une psychanalyse qui se pratique dans l'I.N.A.N (prononcer inane) Lacan en parle dans ... *Ou pire*, éd. Seuil, p.116 lorsqu'il donne la formule de la logique modale de l'impossible

« Nous sommes dans l'i.n.a.n. qui est actuellement ce qu'il y a de plus répandu ; l'inalanalysable. Il ne suffit pas de dire que la psychanalyse est impossible, parce que ça n'exclut pas qu'elle se pratique. Pour qu'elle se pratique sans être inan, ce n'est pas la qualification d'impossible qui importe, c'est son rapport à l'impossible qui est en cause, et le rapport à l'impossible est un rapport de pensée. Ce rapport ne saurait avoir aucun sens si l'impossibilité démontrée n'est pas strictement une impossibilité de pensée, parce que c'est la seule démontrable (...) Cela veut dire qu'on ne peut pas écrire que *ce qui fait obstacle à la fonction phallique ne soit pas vrai*. Alors, qu'est ce que ça veut dire, existe de x ? A savoir il existe x, tel qu'il pourrait s'inscrire dans cette négation de la vérité de la fonction phallique. »

C'est autrement dit le « ne cesse pas de ne pas s'écrire quant au rapport sexuel » alors que je viens de l'écrire au tableau.

→ *L'inalanalysable laisse supposer une limite.*

Dans la post face des *Quatres concepts fondamentaux de la psychanalyse*, la langue japonaise est de nouveau évoquée à travers le mythe de la déesse du Soleil, Amaterasu.

Amaterasu a créé l'art du tissage et de la culture du riz. On dit qu'elle avait le pouvoir de tisser la toile de l'univers. Elle fût obligée de s'enfermer dans une caverne contenant une source pour échapper à la menace de son frère qui avait déjà tué une de leur sœur. Le peuple réclamait sa déesse, elle fut un jour attirée par les bruits des gens à l'extérieur qui clamaient avoir trouvé une nouvelle déesse du soleil. Mais ceux-ci avaient placé un miroir à la sortie de la caverne. L'image d'épinal est celle de la déesse qui se voit dans le miroir et qui réfracte à l'infini les rayons de lumière. Lacan utilise cette image de la réfraction à l'infini pour parler

du signifiant et comment l'impossible implique « un cas limite à confirmer » en ajoutant « vous ne comprenez rien à stécriture, tant mieux ce vous sera raison de l'expliquer »

→ *I.N.A.N comme inane* :

Est dit inane ce qui est vide, sans intérêt, inutile. De là, en déduire une psychanalyse inane, fondée sur le vide. Ce n'est pas sans rappeler l'ellipse et son écriture mathématique où le centre et le foyer symétrique laisse dans l'ombre un vide :

En géométrie, l'ellipse est une courbe ovale avec un foyer « dans l'ombre ». Cette figure Lacan l'utilise dans *Encore* pour cerner le réel.

« La subversion si elle a existé quelque part et à un moment, n'est pas d'avoir changé le point de virée de ce qui tourne, c'est d'avoir substitué au *ça tourne* un *ça tombe*. Le point vif...c'est un peu plus Kepler, à cause du fait que chez lui ça ne tourne pas de la même façon- ça tourne en ellipse, et ça met déjà en question la fonction du centre. Ce vers qui ça tombe chez Kepler est en un point de l'ellipse qui s'appelle le foyer, et, dans le point symétrique, il n'y a rien... Le « ça tombe » aboutit à un écrit

$$f = g \cdot mm' / d^2$$

Donc cet écrit nous arrache à la fonction imaginaire de la révolution avec Copernic et pourtant fondée dans le réel. »

Je « retombe » sur le point où le faux et le chu s'articulent et qui se résume dans « Qu'il faille... »

Pour conclure,

Qu'il faille...

De la faille, j'aurais pu vous dire que ce sont trois mots et trois points de suspension

Que j'y entends l'homonymie des verbes faillir et falloir conjugués à la troisième personne du singulier et le nom féminin, la faille

Que ce début de phrase est au temps du subjonctif, inachevé et laissant un ouvert, laissant des possibles mais aussi un nécessaire

Mais j'ai préféré vous en parler ainsi...

Abdou Belkacem

Pour le 14 novembre 2015

